

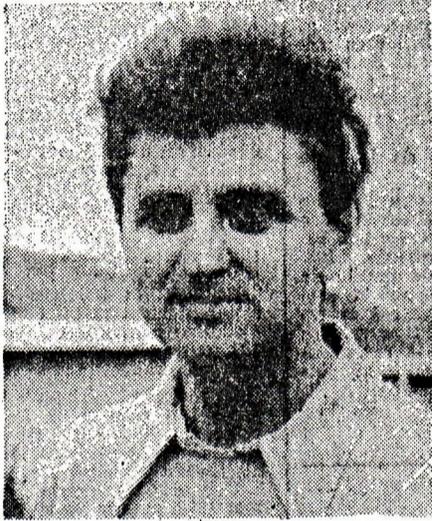
Il s'exile aux Etats-Unis

Un chercheur nancéien : la recherche scientifique ne meurt pas de misère mais de sclérose

La « grande misère » de la recherche scientifique française est un vieux refrain, maintes fois entonné.

Un jeune chercheur du CNRS de Nancy refuse d'y mêler sa voix : « Ce ne sont pas les crédits qui manquent, c'est leur utilisation qui est mauvaise, la recherche scientifique française ne meurt pas de misère, mais de sclérose ! ».

Et, après beaucoup d'autres, le cœur un peu gros, mais sa décision mûrement réfléchie, il s'est envolé pour les Etats-Unis.



Claude ZELLER quitte son pavillon de Bouxières : « Ce n'est pas possible de travailler en France... » (Photo Michel BEKHIRA).

« On a tous les moyens en France de faire de la bonne recherche scientifique. On n'y manque ni de chercheurs ni, contrairement à une opinion couramment admise, de crédits, surtout depuis quelques années.

« Ce qui gâche tout, ce dont on finira par crever, c'est la sclérose, le cloisonnement et l'esprit de chapelle... ».

Le bâton de maréchal

L'homme qui tient ces propos pour le moins non conformistes est aujourd'hui aux Etats-Unis.

Claude Zeller, 38 ans, chargé de recherche au CNRS de Nancy, marié et père de deux enfants, n'a pourtant rien d'un idéologue farfelu, ni d'un aventurier romantique.

C'est avec le plus grand calme qu'à la veille de son départ, dans le coquet pavillon de Bouxières-aux-Dames vendu depuis quelques semaines et déjà vide de tous ses meubles, à part deux vieilles chaises et une petite table d'écolier, il nous avait expliqué les raisons de sa décision.

« Longtemps j'ai cru qu'on pouvait avoir de l'avenir au CNRS si on est valable et si on veut travailler.

« Je m'aperçois que je me suis trompé. J'en prends acte et j'en tire les conséquences. C'est tout... ».

Que s'est-il donc passé entre le moment où, voici douze ans, ce jeune scientifique plein d'enthousiasme et d'ardeur a franchi les portes du centre prestigieux et celui où il les repasse dans l'autre sens, toutes illusions perdues, avec seulement un arrière-goût d'amertume ?

« J'en ai eu assez de me heurter à un cloisonnement archaïque au bout duquel n'apparaissent que des horizons bouchés.

« Ici tout est bloqué parce qu'il n'y a aucun avenir, donc

aucune incitation. Quand on a réussi à obtenir une place de titulaire, on est tranquille, on est fonctionnaire, on a pratiquement son bâton de maréchal.

« Pourquoi le maître assistant qui sait qu'il n'a aucune chance de passer maître de conférence, puisqu'il n'y a pas de place, en ferait-il davantage que le strict minimum imposé ?

« J'estime et je ne suis pas le seul, qu'un bon chercheur peut présenter une thèse en quatre ou cinq ans. Statutairement il en a huit. J'en ai connus qui préparaient la leur depuis... vingt ans !

« On ne peut même pas leur en vouloir puisque le système le leur permet et, à la limite, les y encourage ».

20 % de laboratoires valables

Claude Zeller avait d'autres ambitions qu'un bâton de maréchal à 30 ans et il ne s'en cachait pas. Sa conception d'un plan de carrière plus conforme à l'idée qu'il se fait de la recherche scientifique n'a pas plu à tout le monde :

« On pleure toujours qu'il n'y a pas de crédits. C'est faux, il y en a beaucoup mais saupoudrés pour faire plaisir à tout le monde, dépensés dans des laboratoires qui ne servent à rien.

« Le taux d'utilisation de la plupart des matériels extrêmement coûteux qui sont achetés sur ces crédits est souvent ridiculement bas : certains ne servent que quelques heures par semaine faute d'entente et de coordination. J'ai été pendant des années secrétaire du comité scientifique universitaire, je sais de quoi je parle.

« J'estime qu'il n'y a pas plus de 20 % de laboratoires actuellement en fonction qui sortent des choses valables à l'échelle internationale, j'entends par là

des choses qui contribuent à l'image de marque de la France dans le monde.

« Pas étonnant, dans ces conditions, que la recherche française coûte en moyenne deux à trois fois plus cher qu'aux Etats-Unis ».

Et c'est précisément aux Etats-Unis qu'il demande à être détaché en janvier 1976. Là pendant plus d'un an, à l'Université de Pennsylvanie dans le laboratoire d'où est sorti le premier ordinateur du monde, il travaille sur une découverte faite... à Nancy, dans le laboratoire du professeur Hérold, mais à laquelle les Français n'ont commencé à s'intéresser que quand ils ont appris que les Américains faisaient des recherches visant à son application : un métal synthétique à partir de dérivés du carbone dont la conductivité est supérieure à celle du cuivre et dont les applications industrielles peuvent être fantastiques quand seront résolus les derniers problèmes de mise au point.

Et surtout, il découvre la recherche scientifique américaine : plus qu'une autre conception, un autre monde...

L'intégration université-industrie

« Ici, en France, le chercheur ignore les besoins de l'industrie et ne sait même pas ce qui s'y passe. C'est le cloisonnement intégral. L'universitaire affecte de mépriser les applications pour ne se consacrer qu'à la recherche pure.

« Résultat : le nombre des brevets déposés est passé de 18 000 en 1968 à 11 000 en 1975, douze fois moins qu'au Japon, six fois moins qu'aux Etats-Unis, trois fois moins qu'en RFA. En 1976, nous avons versé quatre milliards de francs de redevance à l'étranger rien qu'en brevets : plus que le budget total du CNRS !

« Aux Etats-Unis, l'étudiant est intégré dès son entrée à l'Université à la vie des laboratoires et le professeur n'hésite pas à se salir les mains.

De retour en France en mai 1977, Claude Zeller constate que rien n'y a changé :

« Si on n'a pas la chance d'avoir un patron qui en veut, qui a des idées, qui incite les gens à travailler, on retombe toujours dans la même sclérose, la même impuissance organisée. En fait, on n'apprend pas sérieusement à faire de la recherche : on lance les jeunes chercheurs sur n'importe quoi et on les laisse se débrouiller... ».

Dès lors, sa décision est prise : il retournera là-bas, mais cette fois définitivement.

Il demande un congé pour convenance personnelle et vend sa maison.

« Croyez que ce n'est pas de galeté de cœur et puis là-bas, ce ne sera pas toujours facile non plus.

« Mais ici, ce n'était vraiment plus possible... ».

Lionel RAUX
(A suivre)